

Le parlement volatil

« Si el percibir la agudeza acredita de águila,
el producirla empeñará en ángel »

Baltasar Gracián

Si la calligraphie est le miroir de l'âme, celle de Robert Marteau demeure d'une rare beauté. Pas de scission entre l'homme et le poète : il était à hauteur des deux. Sa main mémorieuse a tracé toute trace d'immémoriale immortalité.

J'ai connu Robert Marteau en 1984 par l'entremise de Jonathan Boulting. J'avais dix-sept ans, Robert cinquante-neuf. Ma mère et moi venions d'emménager à Paris, et le soir même de notre arrivée, nous fûmes invitées à dîner chez Robert et Neige. Robert travaillait alors avec Jonathan à sa traduction en français du poème hermétique de Shakespeare, *The Phoenix & Turtle*. Après le repas, Robert a récité de sa voix ondulante, en laissant un long blanc musical entre les mots, une litanie autour du mot « tertre » : « *Turtle*, tourterelle, tourtereau, tourtre, tourte, tortue, *tortoise*, tourteau, torte, tortil ». Voici quelqu'un qui, fou d'amour, parlait la langue des oiseaux, des mythes et des fables. Des conversations entre les deux poètes ont surgi les premières interprétations alchimiques, numérologiques et soufies de l'un des poèmes les plus mystérieux de Shakespeare. J'en ai fait une édition trilingue, *El tórtolo y Fénix* (Herder, 1997), pour laquelle j'ai commandé de nouvelles traductions du poème, inspirées de la lumineuse lecture de Robert Marteau et Jonathan Boulting. J'aimerais que, comme à la Pentecôte, ces deux chers oiseaux chantent en toutes les langues, mais si ceci est un appel à relever le gant, attention : en traduisant le poème l'on devient fou — « fou » étant de la même nature que « *fowl* », c'est-à-dire, « volatil », ce qui indique et ouvre la voie, « et qui ne rend fou ou fol et fait perdre la tête si ce n'est Amour ! » (*Le parlement volatil*, Champ Vallon 2008). Dès la première ligne on est pris dans une ascendante et descendante spirale

d'étincelles sur le bûcher funéraire de la Phénix et le Tourtereau, on s'envole avec eux « en mutuelle flamme », pour au dernier vers redescendre sur leurs cendres, certains de « soupirer pour Deux oiseaux morts une prière ».

Peu après, j'ai commencé la traduction, qui m'a pris environ dix ans, du long poème *Atlante* (Bitzoc, 2002) — poème alchimique, c'est-à-dire, hermétique, parce-que don d'Hermès, inventeur de la lyre, mécène méconnu des poètes lyriques — pour laquelle j'ai eu le privilège de consulter Robert Marteau assidûment. Robert a écrit *Atlante*, et les nombreux poèmes qui s'ensuivirent, « comme sous le charme, sous la dictée, habité par je ne sais quoi ». Ce n'est pas lui qui « fait » : il tend l'oreille pour écouter une plus haute musique, obéissant à la musique des oiseaux. Pour Robert Marteau « le poète n'est poète qu'en tant qu'il est chamane ». Tout comme Dante affirme qu'il a entrepris la Divine Comédie « pas à une fin spéculative, mais pratique », la tâche première du poète est d'éloigner le monde de l'état de misère où il se trouve et de le reconduire vers l'état de béatitude. C'est pourquoi sa parole est aussi porteuse d'espoir que de condamnation.

Toute œuvre
déjà dans la plume et dans l'herbe,
mais la nature aux anges barre le seuil
et bouche de glaise leurs trompettes.
Pour ça ils circulent haut
sur des cordes que certains voient,
que d'autres rompent.

Robert Marteau est capable de provoquer chez le lecteur des émotions aussi béatifiques qu'horrifiantes, lorsqu'il dénonce la pollution industrielle et technologique qui menace de nous engloutir tous. Strophe après strophe, il transfère au poème, « composé comme un rosaire », une nature palpable, reconstruite à l'image et à la ressemblance de l'ordre

cosmique. Un à un, les éléments apparaissent — l’océan, le ciel, les forêts, le feu du forgeron, le son antique du « marteau métallique » des dieux du Nord qui « vibre jusqu’au foyer des Vestales » — jusqu’à atteindre « l’imperceptible piétinement » des « oiseaux qu’on croyait disparus ». À mesure que le poème progresse, le sens devient de moins en moins lisible, mais peu importe car, comme le répons en latin que sa grand-mère entendait en esprit sans comprendre un seul mot, le poème est avant tout « temple de mots et de sons », bâti pour que le lecteur attentif qui part avec lui au sommet reçoive en écho la bénédiction d’une certitude inconnue.

La dernière traduction que je fis pour Robert Marteau fut la plaquette *Nous n’irons plus à Barcelone* (Mémoire Vivante, 2010), une plaidoirie contre l’interdiction de la *Fiesta* en Espagne, pays où il a séjourné tous les étés de 1954 à 1970, et où il a passé son temps à fréquenter les arènes et à lire l’espagnol — au dire de Robert, « la seule langue que pouvaient parler les taureaux ». Ses lectures ont abouti à d’excellentes traductions : *Poésies* du Comte de Villamediana (Orphée /La Différence, 1989), trois fois la *Première Solitude* de Góngora (Orphée /La Différence, 1991), ainsi que les poètes contemporains, le panaméen Edison Simons, l’espagnole Julia Castillo, et moi-même, qui étant de multiple nationalité, écris en espagnol.

Robert Marteau était donc aussi traducteur, et non seulement de l’anglais, du serbe (la poésie de Miodrag Pavlović) et de l’espagnol. Déjà dans son pays natal, il a appris à déchiffrer les signes sculptés dans les églises romanes et gothiques sur la « voie française » à Saint-Jacques-de-Compostelle, et depuis lors, il a été nostalgique d’une époque où tous les peuples savaient : « ils ont vérifié le cycle matériel de l’esprit, le cycle spirituel de la matière » (*Mont-Royal*). Les mêmes signes apparaissent de la Chine à l’Afrique, en passant par l’Amazonie : le problème de l’homme moderne est de ne pas savoir les identifier. C’est la malédiction de Babel, la confusion des langues qui ne vient pas de sa prolifération, mais de

son désaccord, de la « déconnexion de l'humain par rapport à l'univers, au monde, aux règnes » (*Mont-Royal*).

Robert Marteau était sans doute un exilé, comme les sont tous les poètes — dans l'expression de Marina Tsvetaïeva, recueillie par Paul Celan, « Tous les poètes sont des youpins » —, d'où en partie le silence sur son œuvre en France. Même le Canada, sa deuxième patrie, où il est arrivé depuis Paris « stérilisé » et où « tout s'est ouvert », où il a écrit *Atlante*, après quoi il « a commencé à écrire des livres sans arrêt », fut à la fin une déception. Mais il ne s'est plus arrêté d'écrire, c'était un exilé qui ne connaissait d'autre exil que le bannissement du Jardin d'Éden, miroité dans les forêts vierges de son Poitou natal, où les gens parlaient une langue sans cesse réinventée. En bon nomade, Robert composait ses poèmes au gré de la marche, rythmant le vers littéralement avec le pied. Lors d'une promenade à Paris où je l'accompagnais, il m'a dit que d'antan les rapports entre les êtres humains étaient triangulaires car ils passaient par le divin. Depuis la Renaissance, les rapports sont devenus horizontaux, et, par conséquent, chaque individu est devenu le potentiel ennemi de son prochain. Combien ceci est vrai au temps du Covid !

Robert Marteau n'était pas de ce monde, mais il y était très consciemment présent. C'était une des rares âmes qui a su à chaque instant « prêter attention jusqu'à l'éternité ». Il était la présence même, une présence en voie de disparition. Beaucoup de choses nous échappent, mais ce qui est entre nos mains, c'est de faire appel à cette particule spirituelle *présente* en chacun de nous :

Le mal est en nous ne signifie rien d'autre
qu'une nostalgie du présent puisque
ne nous fait défaut que notre présence.

En lisant la poésie de Robert Marteau, je dirais qu'il a appris de la peinture ce qu'il dit lui-même de Vermeer, son peintre préféré : « Toute la lumière du jour est transformée en lumière spirituelle, et toute la lumière spirituelle est transformée en lumière du jour. »

Après trente ans d'amitié, c'est une lumière dorée sur les oliviers millénaires, plantés sur les falaises de la côte nord de l'île de Majorque, qui m'a annoncé que Robert était déjà sur l'autre rive à nous attendre.

Nicole d'Amonville, Palma, 14 Juillet, 2020